
Les contreforts de l'histoire. Hommage à Rémi Savard (mars 1934-décembre 2019) et Sylvie Vincent (avril 1941-avril 2020)

Nelcya Delanoë



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/18197>

DOI : 10.4000/jsa.18197

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 235-250

ISBN : 978-2-902715-13-8

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Nelcya Delanoë, « Les contreforts de l'histoire. Hommage à Rémi Savard (mars 1934-décembre 2019) et Sylvie Vincent (avril 1941-avril 2020) », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 106-1 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 22 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/18197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.18197>

© Société des Américanistes

Les contreforts de l'histoire

Hommage à Rémi Savard (mars 1934-décembre 2019)
et Sylvie Vincent (avril 1941-avril 2020)

Nelcy DELANOË *

Rémi Savard, « le sens du monde »



Fig. 1 – Rémi Savard
(photo André Leblanc, gracieuseté Marie Léger).

Rémi Savard et Sylvie Vincent constituaient à eux deux une équipe informelle et pourtant très rigoureuse, cofondatrice de la revue *Recherches amérindiennes au Québec (RAQ)*, à laquelle, depuis 1971, ont contribué d'autres anthropologues ainsi que des chercheurs venus de différentes disciplines. Leurs objectifs principaux étaient alors de fournir aux désormais nombreux chercheurs « amérindianistes », comme on disait au Québec, une revue scientifique et pluridisciplinaire¹ qui ferait connaître leurs travaux sur les sociétés autochtones.

* Professeure émérite, université Paris Nanterre [nelcy.delanoë@wanadoo.fr].

1. Anthropologie sociale et culturelle, anthropologie appliquée, archéologie sociale et culturelle, ethnohistoire, ethnographie, ethnolinguistique, ethnoscience autochtone, sciences juridiques, politiques et économiques relatives aux affaires amérindiennes.

La revue évoluait de façon autonome, en dehors du cadre universitaire, tout comme la Société d'archéologie préhistorique du Québec (1966) et le Laboratoire d'anthropologie amérindienne (1970), lui-même constitué de certains chercheurs du Groupe de recherches nordiques du département d'anthropologie de l'université de Montréal. Dirigé par Rémi Savard, le groupe – qui incluait Sylvie Vincent, José Mailhot, Madeleine Lefebvre et Claude Lachapelle – adopta officiellement en mai 1970 le nom de « Laboratoire d'anthropologie amérindienne » (*RAQ*, 1 [1], p. 38-40).

Rappelons que, depuis 1967, le Québec francophone était traversé par la montée du mouvement souverainiste et qu'en 1976, René Lévesque formait le premier gouvernement indépendantiste de la Belle Province. Mais comment prétendre promouvoir l'idée d'un Québec indépendant quand ce dernier était installé sur des terres qui non seulement ne lui appartiennent pas mais, de surcroît, appartenaient aux « Sauvages », comme on les appelait alors ? La réponse était simple : en ne se posant pas la question ! Le Québec n'avait jamais signé aucun traité avec les Amérindiens ; d'ailleurs ils étaient peu nombreux, la terre n'était quasiment pas peuplée (ou si peu) et ils ne savaient pas l'exploiter. Quant au racisme institutionnel et à ses conséquences sociales, on ne voyait pas...

La force et la longévité de cette invention de la terre vierge et non exploitée par les Autochtones des Amériques n'est certes pas l'apanage des Québécois². Mais, comme l'explique l'historien Brian Gettler, ces récits fondateurs, qu'il qualifie de « nationaliste-conservateur » pour l'un et « négationniste » pour l'autre « occultent la place des Premières Nations [...] minimisent l'importance de leur histoire encore à ce jour [...] servent à contrecarrer la légitimité de leurs revendications, voire à nier leur existence en réduisant leur participation dans l'histoire du Québec à quelques épisodes généralement hostiles et lointains et en laissant entendre que les autochtones vivant aujourd'hui dans la province n'appartiennent pas de plein droit à la "nation" québécoise³ ». Et ce pour deux raisons. Soit il ne s'agirait pas des mêmes communautés que celles rencontrées par les premiers Européens, soit les fondements juridiques invoqués par les autochtones seraient « insuffisants ». En somme, il s'agissait de « rendre naturelle la nation coloniale, qu'elle soit québécoise ou canadienne, en mettant en question l'authenticité historique des nations colonisées ». Les autochtones ne sont et ne sauraient être acteurs de leur histoire et encore moins de l'Histoire.

Le texte cité ci-dessus a été écrit en 2016 par un historien anglophone de l'université de Toronto et publié dans *RAQ*. C'est qu'en vérité, en cette deuxième décennie du XXI^e siècle, les vieilles constructions idéologiques et anachroniques

2. Nelcya Delanoë, *L'Entaille rouge. Des terres indiennes à la démocratie américaine*, nouvelle édition revue et augmentée, Albin Michel, Paris, 1996.

3. Brian Gettler, « Les autochtones et l'histoire du Québec : au-delà du négationnisme et du récit national-conservateur », *RAQ*, 46 (1), 2016, p. 7-18.

décortiquées par Gettler servaient encore et toujours les visées de l'État québécois sur le foncier autochtone, empêchant ainsi, et c'est le but, de « faire dialoguer l'histoire autochtone et l'histoire nationale au Québec ». Au Québec donc, il convient de replacer les Amérindiens au cœur de l'anthropologie, de l'ethnologie, de l'ethnohistoire, de l'histoire, mais aussi des arts plastiques, du cinéma, de la littérature, au cœur du Québec, dont ils sont les contreforts. Et ce depuis des siècles. Mais toujours sur le métier...

Muni d'un doctorat de 3^e cycle en ethnologie obtenu en 1964 à Paris, Rémi Savard avait commencé d'enseigner au département d'anthropologie de l'université de Montréal comme assistant professeur, puis comme professeur adjoint à partir de 1969. Avec l'aide de l'université de Laval à Québec où il enseigna pendant quelques années, il fit un terrain de six mois – automne 1970, printemps 1971 – chez les Innus (anciennement appelés Montagnais) d'Unamen-Shipu et de Pakua-Shipi, sur la Côte Nord. À partir de 1973, il dirigea pour quelques mois les Bureaux de l'Institut d'études des aborigènes d'Amérique du Nord à la demande de l'Association des Indiens du Québec et, en 1975, devint professeur d'anthropologie à l'université de Montréal où il fut titularisé dix ans plus tard. Il y enseigna jusqu'à sa retraite en 2002. Sa promotion dans cette université de haute réputation avait d'ailleurs été recommandée en 1975 par une chaleureuse lettre de Claude Lévi-Strauss, son ancien professeur du temps que Rémi Savard étudiait à Paris.

Six ans auparavant déjà, Savard avait en effet rencontré un lectorat passionné grâce à son *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais-naskapi*, collection « Civilisation du Québec » n° 3, Série « Cultures amérindienne » : les intitulés de la collection et de la série parlent d'eux-mêmes. Lors de ses séjours sur le terrain (péninsule du Québec-Labrador, Davis Inlet, Schefferville, North West River, localités et peuples connus aujourd'hui sous leurs noms autochtones), Savard avait enregistré les récits des premières rencontres entre « les hommes de la viande et les hommes du pain » et, comme en témoigne le chapitre « Civilisation orale et civilisation écrite », les rapides conflits qui s'en étaient suivis.

Au fil de onze « textes » de ces Indiens du Québec-Labrador, on découvre autant d'aventures de Carcajou, crues, drues, drolatiques et paradoxales. Avec les péripéties du Décepteur, c'est la culture et l'organisation sociale d'avant l'arrivée des Européens, puis les rapports entre « les Indiens et les Blancs » qui nous sautent au visage.

Carcajou, qui avait voulu protéger l'humanité des conflits entre peuples, Indiens et Blancs en particulier, avait inventé à cette fin des critères de différenciation : langue, habitation, mode de production, richesse, diversité ethnique et linguistique. Mais ce fut un mauvais tour que Carcajou se joua à lui-même et aux Indiens. En effet, il avait enclenché le processus du paternalisme en incitant les Blancs à donner à manger aux Indiens. Ce faisant, il avait condamné ces derniers à la pauvreté perpétuelle...

En 1977 précisément, Rémi Savard continuait sur sa lancée en publiant *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*. Comme l'annonce le prologue, cet ouvrage porte sur « un village indien de moins de cent habitants, Saint-Augustin [...] à près de 1 500 kilomètres à l'est de Montréal, sur la basse Côte Nord du Saint-Laurent ». Le séjour de l'anthropologue se déroule trois ans après un évènement majeur qui avait bouleversé de fond en comble la vie de cette communauté exogame : « le passage des tentes aux maisons »⁴. D'où ce travail, réalisé par l'auteur avec les habitants, et cette double conclusion : « [...] le difficile destin des Indiens du Québec, qui les a conduits dans ce qu'il faudrait appeler des camps de réfugiés, si la bonne réputation internationale du Canada ne permettait de masquer cette réalité sous l'euphémisme de réserve [...]. Parti à la recherche du secret de ce groupe, j'en revenais avec une histoire de ma propre société ». L'anthropologue rattrapé par Carcajou.

Le « secret de ce groupe » ? Résister à la pression de plus en plus brutale que la société québécoise fait peser sur eux. La conviction qui s'impose à Rémi Savard ? Pour les descendants des Européens comme pour ceux des autochtones, les marqueurs historiques placés dans la catégorie de « jadis » et de « dorénavant » sont à la fois liés et concomitants. Quant aux Indiens, contre le mythe de leur disparition éventuelle ils continuent de lancer « ces grands éclats de rire forgés au cœur des Amériques », qualité de résilience déjà soulignée par Vine Deloria : « les spécialistes des cultures indiennes n'ont jamais fait état du côté humoristique de notre mode de vie [...]. La mythologie américaine s'est plutôt employée à propager cette image d'un peau rouge grognon⁵ ». Le rire à la fois moqueur et amical de notre anthropologue québécois était quant à lui de notoriété publique.

Intellectuel rigoureux, Rémi Savard eut très tôt le courage (le culot ?) et le mérite de reconnaître le lien nécessaire entre la situation politique brûlante au Québec et ses premières années de terrain qui lui devinrent alors miroir, mémoire et mise en perspective : « Le hasard a voulu que mes premiers contacts avec ce groupe aient lieu alors que le mien vivait sa première crise politique majeure : terrorisme, répression, électoralisme. Cette crise ayant forcé le système socio-économique canadien à se révéler au grand jour dans toute sa splendeur coercitive, je crois que loin de m'embuer la vue, elle a projeté sur le destin historique de ceux avec lesquels je me trouvais alors une lumière particulièrement vive. »

Rémi Savard établit haut et fort une liaison anthropologique et historique entre les autochtones d'hier, ses contemporains, et ses ancêtres que sont les

4. Voir le film d'Arthur Lamothe, *Atshiantshiuapa mak mistikussiupapa*, dans lequel Rémi Savard est un des protagonistes, <https://www.youtube.com/watch?v=Meg2AOzfJkQ>, consulté le 15/06/20.

5. Vine Deloria Jr., *Custer died for your sins, an Indian Manifesto*, Collier MacMillan, London, 1969.

Québécois de cette deuxième moitié du xx^e siècle, concluant avec un raccourci qui pouvait passer pour de la provocation : « L'objectivité [...] n'est jamais le contraire de la subjectivité ».

Pas de quoi se faire entendre ni des souverainistes, ni des anthropologues francophones pur jus, ni de la gauche du Québec. Et encore moins, il va de soi, de la droite, « conservatrice-traditionnelle » ou « néolibérale ». Mais la problématique était posée et elle le restera.

Toujours en 1977, il écrivait ainsi dans la revue *Possibles* (1 [3-4], p. 1-11) :

Un Québec souverain ne parviendra à établir des rapports positifs avec les autochtones que si de tels rapports se situent en dehors de toutes références coloniales, que s'il consent à leur reconnaître au départ, et de façon non équivoque, la possibilité de se dégager eux aussi de toutes espèces de tutelle afin de reprendre enfin, comme collectivité, la place qui leur revient parmi les nations. Ce préalable à toute discussion [...] n'est que la reconnaissance effective du droit de ces peuples à l'autodétermination, [...] la reconnaissance officielle des mouvements qui les représentent à titre de gouvernements souverains [...]. Une telle approche du problème aurait l'avantage de désamorcer les stratégies de ceux qui s'apprennent [...] à se servir des autochtones pour faire échec aux aspirations des Québécois.

À cheval sur les siècles comme s'ils étaient d'hier, Rémi Savard était devenu homme multiple. D'abord anthropologue et analyste des récits classiques innus, il a fait revivre Carcajou, qui crée le monde ; Kamikwakushit le Métis fou, le gagneur ; Tsakapesh, le héros tout petit qui tue les monstres et sauve l'humanité. Savard tient de Carcajou et de Tsakapesh, qui eux-mêmes lui permettent de circuler avec eux dans le temps. Conteur, Rémi Savard a su et pu élaborer, auprès de ceux dont il attendait clés et lumières comme avec ceux qui résistaient à ces savoirs, des récits dignes de la commedia dell'arte, lesquels laissent chacun à la fois souriant, pensif et avide d'en entendre plus. À tel point qu'il en est devenu lui-même une référence, un contre-exemple et une « bonne histoire ».

Observateur précis et vif, face à une actualité québécoise brûlante, Rémi Savard rejoignit bientôt la défense publique des droits des autochtones, usant de son métier pour dessiller ses compatriotes et faire des propositions à partir des savoirs autochtones et euroaméricains. D'où des livres au titre claironnant : *Destins d'Amérique : les autochtones et nous* (1979) ; *Canada : derrière l'épopée, les autochtones* (1982, avec Jean-René Proulx). Il labourait désormais les champs de l'ethnohistoire, comme l'indiquent *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal* (1996) ; *Algonquins de Trois-Rivières, l'oral au secours de l'écrit, 1600-2005* (2006, avec Claude Hubert). D'où aussi ses multiples articles dans la presse, ses interventions à la radio et à la télévision pour dénoncer, répliquer, promouvoir, proposer, proposer toujours, ne serait-ce qu'un accord sur le diagnostic, le reste suivrait.

Quant à l'enseignant ? Enseignant peu orthodoxe et enseignant perpétuel, Rémi Savard avait à cœur d'éveiller l'intérêt des étudiants pour la situation

équivoque du Québec (et du Canada), à la fois colonisé et colonisateur, captif de son « rapport trouble à lui-même » et pris dans une nasse – gouvernement du Canada, gouvernement du Québec, population québécoise et autochtones –, au sein de laquelle chaque partie prenante cherche souvent à s’associer (ou non) avec l’une ou l’autre des deux ou trois autres parties prenantes, toujours à des fins de manœuvre contre l’une ou l’autre des deux ou trois autres parties prenantes, plutôt que pour construire ce « compagnonnage dans la souveraineté » plaidé par Rémi Savard.

Il en est ainsi de la nasse qui enserme autochtones et francophones du Québec, leur sentiment d’égalité et d’identité négative face à Ottawa et aux Québécois mais pas (toujours) face aux Canadiens, dans un même rejet plutôt que dans un même combat, comme concurrents plutôt que comme alliés, divisés pour laisser régner.

La proposition de Savard recouvre un projet social total : exorciser l’idéologie coloniale du gouvernement québécois, son court-termisme, sa structure prédatrice (après les forêts, l’appropriation des terres et des cours d’eau pour les grands travaux d’énergie ou pour la pêche, par exemple). Extirper de la population québécoise l’ignorance et le racisme dans lesquels elle trouve son confort, voire son réconfort au fur et à mesure que ce dernier est de plus en plus menacé. Parvenir, en collaboration avec les autochtones, eux-mêmes souvent désunis face aux propositions d’Ottawa et de Québec, à rendre à ces derniers leur visibilité, leurs droits inhérents et non des droits simplement « délégués ». Faute de quoi Rémi Savard craignait que les Québécois, dont le projet indépendantiste s’est estompé à partir des années 2000, ne deviennent à tout jamais « les orphelins de l’Amérique ». Ayant ouvert le chantier et frayé la voie, il laisse son œuvre à ses successeurs et aux Premières Nations, qui entendent bien en faire le meilleur usage⁶.

Sylvie Vincent, « cheminer en bonne compagnie »

Collègue à de nombreux titres et complice à tous les titres de Rémi Savard, Sylvie Vincent a suivi une carrière très proche et pourtant entièrement différente de la sienne. En effet, bien que titulaire d’une maîtrise d’anthropologie, Sylvie Vincent n’était pas devenue universitaire pour la simple raison qu’elle ne le souhaitait pas. Ce choix peu courant et marqueur d’un inhabituel statut social n’empêchait pas qu’elle enseignait ; publiait livres, articles et comptes rendus ; faisait du terrain, des recherches ; participait à des colloques, des réunions, des débats...

6. Rémi Savard, anthropologue du Québec : <https://vimeo.com/197063539>, consulté le 15/06/20.



Fig. 2 – Sylvie Vincent

(photo Gérald McKenzie, 2011, gracieuseté : *Recherches amérindiennes au Québec*).

Co-auteure en 2009 de l'ouvrage intitulé *Au croisement de nos destins : quand Uepishtikueiau devint Québec* (2009)⁷, rédigé avec l'archéologue Yves Chrétien et l'historien Denys Delâge, Sylvie Vincent a sans aucun doute approuvé voire fourni la note qui la présente en ces termes :

Sylvie Vincent, anthropologue, est chercheure autonome, ce qui lui a permis d'effectuer des travaux dans des domaines forts différents (évaluation des études d'impacts sociaux des grands projets nordiques, analyse de l'image des autochtones dans la société québécoise, histoire des Premières Nations...). Elle effectue actuellement des recherches sur l'histoire géoréférencée de l'utilisation de leur territoire par les Innus. Depuis de nombreuses années, elle s'intéresse tout particulièrement à la tradition orale innue et, outre plusieurs articles, elle a publié des recueils de récits sur ce sujet, en collaboration avec Joséphine Bacon.

Inaugurant la collection « Présence des Premières Nations » (destinée à un large public et publiée par *RAQ* sous la direction d'Éric Chalifoux et de Sylvie Vincent), ce livre vise à déployer une dimension fondamentale du Québec, trop souvent oubliée, voire occultée : aujourd'hui comme hier, la réalité de cette province canadienne signifie la présence des Premières Nations. Dans

7. https://recherchesamerindiennes.qc.ca/site/raq_pdf/ppn001_croisement.pdf, consulté le 15/06/20.

cette perspective, Sylvie Vincent⁸ offre une primeur : noir sur blanc, elle fait défiler les sources orales innues de la fondation du Québec, dont elle tire les conséquences. Une ultime phrase est apostée en fin d'ouvrage : « Nous remercions le Conseil tribal Mamuitun (secteur négociation) pour son soutien à la réalisation de cette publication. »

Soigneusement pesées à n'en pas douter par Sylvie Vincent anthropologue, ces brèves informations en disent long sur celle qui opte pour une carrière de « chercheuse autonome ». De ce choix, revendiqué à maintes reprises, elle s'est volontiers expliquée, en particulier dans « Une question de bonne compagnie » écrit avec Serge Bouchard, membre comme elle du Centre de recherches et d'analyse en sciences humaines. Cette « firme » (anglicisme québécois pour « entreprise ») « offre des services d'animation, d'enseignement, d'évaluation [...] d'analyse et de recherche dans différents domaines des sciences humaines. Cette firme, probablement unique en son genre au Québec, regroupe une douzaine de personnes dont plusieurs anthropologues [...] »⁹.

Ces anthropologues, ou « consultants en sciences humaines [...] vendent à la firme » plusieurs compétences, et d'abord celle d'enseigner, par exemple au personnel de la Sûreté du Québec, aux enseignants du primaire et du secondaire, aux travailleurs parajudiciaires, de faire des cours pour la Télé-université, de produire des manuels scolaires ou un programme destiné aux élèves montagnais. Pour sensibiliser à l'histoire et aux revendications des autochtones, ils établissent pour les professeurs d'histoire-géographie une bibliographie intitulée *Pour parler des Amérindiens et des Inuit* (1982) ; pour répondre aux besoins du ministère des Affaires culturelles québécois, ils dressent des bilans, mettent en route des recherches ethnohistoriques effectuées parmi les populations autochtones du Québec, soit un travail de douze mois porté par cinq personnes à temps plein, deux à mi-temps et cinq autres de manière ponctuelle, sur la base d'un contrat d'un an passé avec le Centre et par l'équipe et par chaque consultant, qui lui-même peut avoir signé d'autres contrats avec d'autres employeurs. Ou pas. Ou être au chômage, selon les cas...

Dans ce cadre, le travail de recherche théorique, pratique, pédagogique et technologique (élaboration de divers outils) de Sylvie Vincent s'accompagne d'un travail de terrain de deux mois et demi inclus dans le contrat, répété autant que nécessaire et prolongé comme il se doit par des rapports, nombreux, entre trois et cinq par an en moyenne de 1964 à 2008, des conférences et des articles dans des revues scientifiques régionales, nationales et internationales. C'est ainsi à titre de consultante que Sylvie Vincent contribua en février 2020 à la

8. 2009a, *Au croisement de nos destins...*, chapitre 3, p. 49-71.

9. Serge Bouchard et Sylvie Vincent, « Une question de bonne compagnie », *Anthropologie et Société*, 8 (3), 1984, p. 9-27, notamment p. 11-13 (<https://id.erudit.org/iderudit/006215ar>, consulté le 15/06/20).

victoire en justice du conseil de bande de la réserve d'Uashat-Malietenam qui l'avait embauchée pour récupérer une portion de son territoire, illégalement revendue en raison d'une mauvaise gestion gouvernementale¹⁰. Ce fut là son dernier contrat.

Son travail de chercheuse autonome n'a pas manqué de valoir à Sylvie Vincent diverses critiques, prévisibles, en particulier dans une certaine partie du monde universitaire – travail vendu, travail vendeur, anthropologie utile aux services de renseignement. Sylvie Vincent estimait quant à elle que l'anthropologue et l'anthropologie nagent en pleine ambiguïté, quel que soit l'employeur. L'autonomie dont elle avait fait son *modus operandi* un peu erratique et inquiet lui garantissait en tout cas l'indépendance et la liberté dont elle avait besoin, non sans une certaine solitude, rançon qui lui seyait.

Nous refaisons les gestes anciens de l'anthropologie qui, lorsqu'elle n'est pas collaboration avec un système avide de contrôler tout ce qui vit, est un luxe aussi passionnant qu'inutile [...]. Nous n'avons pas de morale. Nous n'avons que des préférences [...] cheminer en bonne compagnie, comprendre et vivre au cœur des choses en privilégiant les paroles des gens qui vivent ou ont vécu [...]. Nous préférons les histoires à l'Histoire, les images et les vérités à l'image de la Vérité. (Bouchard et Vincent 1984, p. 25-26)

C'est ainsi qu'elle a recueilli, documenté, reconstitué, analysé, diffusé la tradition orale, les histoires de vie, les mythes, les rituels, les œuvres rupestres, les visions du monde, l'occupation du territoire, la toponymie, avec une remise en question radicale tant du récit historique colonial que des habituelles méthodes de travail.

Sa ligne de conduite et sa détermination : obtenir que l'histoire des autochtones trouve sa place prééminente, primordiale et pérenne au sein de l'histoire coloniale eurocanadienne et euroquébécoise grâce aux acteurs institutionnels et intellectuels, mais populaires aussi bien ; et pour y parvenir, laisser monter de ces lignes de fracture qui barrent la parole le récit oral des Premières Nations. Ainsi Sylvie Vincent n'a-t-elle eu de cesse que d'écouter, de récolter, de réunir, de transcoder, de faire traduire, de restituer cette version première de cette première histoire pour la faire entendre la faire connaître, la faire circuler.

Ces récits ont été transmis génération après génération pendant plusieurs siècles.

[Ils] relatent des événements dont on peut certifier que des êtres humains en ont été témoins. Les Euroquébécois et Eurocanadiens n'accordent généralement que très peu de crédibilité à ces récits qu'ils estiment inventés ou tellement modifiés depuis que les événements racontés eurent lieu qu'ils n'ont plus de base véridique... (p. 49)

10. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1699406/anthropologue-sylvie-vincent-morte-deces-innu> et <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1640126/victoire-conseil-bande-uashat-mak-mani-utenam-tribunal-revendications-particulieres>, consulté le 15/06/20.

Traditions orales amérindiennes et traditions écrites occidentales ont leurs règles propres... pas les mêmes critères [...] pas basées sur la même conception du temps ni la même façon de découper, elles s'inscrivent dans des cultures et donc des visions du monde différentes... Toutes les nations du nord-est de l'Amérique, tant algonquiennes qu'iroquoiennes ou inuites, ont conservé le souvenir de l'arrivée des Européens sur leurs terres [...]. (p. 49-50)

Les seuls récits qui relatent les premières rencontres entre Amérindiens et Français dans la région de l'actuelle ville de Québec [...] au début du xvii^e siècle, proviennent de la tradition orale innue¹¹. (p. 52)

Loin de la saga héroïque et à plusieurs entrées, une saga originelle et civilisatrice de « Sauvages » déclarés tantôt cruels tantôt accueillants selon les critères et les jours de ces critères – fourrures, territoires et guerres –, il s'est agi pour Sylvie Vincent de faire entendre la violence de l'appropriation d'un monde par un autre dès les premières rencontres, ou presque, et jusqu'à ce jour. Faute de quoi, c'est d'un monde en panne qu'il faudra aux générations suivantes prendre la relève.

Ainsi s'était-elle mise au travail avec les Premières Nations pour déconstruire le récit univoque et autolégitimant, soutenu voire promu d'abord par la puissance coloniale puis par l'État. À la place de cette narration figée malgré des variantes, les enquêtes de Sylvie Vincent lui permirent de donner sa place à une parole amérindienne contemporaine, multivoque, vivante, nécessaire à l'avenir des jeunes générations, qu'elles soient francophones, anglophones, québécoises, canadiennes ou amérindiennes.

L'expérience professionnelle de Sylvie Vincent prit de nombreuses formes. Elle dirigea *RAQ* à ses débuts, puis y collabora régulièrement jusqu'à la fin de sa vie. Grâce à des contrats avec le ministère des Affaires culturelles du Québec, le Conseil Attikamek-Montagnais, l'Office national du film, le Conseil tribal Mamuitun, elle initia des recherches en ethnohistoire. Elle obtint les récits de la tradition orale innue à la suite de contrats avec le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Musée national de l'Homme, l'Office national du film, le musée de la civilisation, l'Institut culturel et éducatif montagnais, Mamit Innuat. Elle reçut par ailleurs des subventions tour à tour du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Conseil des arts du Canada (préparation du manuscrit de *L'autobiographie d'une femme de Natashquan*), de l'université de Montréal (projet « Autochtonie et gouvernance »), du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (*La notion « d'histoire » dans la culture montagnaise*), ou encore du Laboratoire d'anthropologie amérindienne, toutes institutions avec lesquelles elle avait par ailleurs collaboré. Elle fut également chercheure invitée à l'Institut national de la recherche scientifique (INRS). Pour le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement du Québec et

11. 2009a, *Au croisement de nos destins...*, introduction au chapitre 3, p. 49-71.

le Bureau fédéral d'examen des évaluations environnementales, Sylvie Vincent prit part à l'évaluation d'études d'impact de la construction de la centrale hydroélectrique du lac Robertson et des activités militaires de l'OTAN affectant des populations autochtones. Elle devint coordinatrice scientifique adjointe du Bureau de soutien pour l'examen public du projet de Grande Baleine et se plongea dans la collecte de données géoréférencées en vue de la production de systèmes d'informations géographiques.

De 1970 à 2008, ses enquêtes dans des communautés innues suivirent un rythme annuel ou biennuel, avec une suspension de 1976 à 1985.

De 1970 à 1990, Sylvie Vincent travailla principalement sur la tradition orale dans presque toutes les communautés innues du Québec, en particulier celle de Schefferville où, en 1970, elle avait fait ses premières armes en « cueillette » de récits, et par la suite de Natashquan (aujourd'hui Nutashquan) où elle séjourna à plusieurs reprises. Avec l'aide de sa collaboratrice innue Joséphine Bacon, elle prépara d'ailleurs l'édition d'un recueil de récits préalablement enregistrés à Natashquan, qui fut publié en innu et en français en 1979 sous le titre *Atanutshe, nimushum*.

Féru d'histoire, elle dépouilla aussi, en collaboration avec l'anthropologue José Mailhot, la plupart des fonds d'archives (déposés à Montréal, Québec, Ottawa, Hauterive et Rimouski) où est conservée la correspondance du clergé, particulièrement celle des missionnaires oblats et portant sur les Innus du Québec. Dans un autre ordre d'idées, Sylvie Vincent publia en 1979 *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires*, ouvrage majeur rédigé avec Bernard Arcand qui dresse un portrait peu flatteur de la représentation de l'« Autre » dans les manuels scolaires. En 1989, elle participa à l'organisation de l'important « Forum sur la Convention de la baie James et du Nord québécois : dix ans après », puis à la rédaction et à la publication de ce colloque.

Au cours des années 1990, Sylvie Vincent, José Mailhot et Laurent Girouard collaborèrent à un projet sur l'occupation du territoire de la rivière Moisie par les populations innues de Uashat et de Matimekush, vaste projet visant à systématiser les données existantes sur l'occupation du territoire avec un volet généalogique et un volet cartographique.

Dans les années 2000, grâce à un contrat du Conseil de bande de Uashat-Maliotenam, Sylvie Vincent et Laurent Girouard collaborèrent à une recherche sur la fréquentation et l'occupation de leurs territoires menée par les familles innues de Uashat-Maliotenam et de Matimekush-Lac-John, projet très important aux yeux de Sylvie Vincent qui s'y consacra jusqu'à son dernier souffle. En 2003, elle participa avec la société Recherches amérindiennes au Québec et de nombreux autres partenaires à l'organisation de la « Journée de réflexion sur les nouvelles ententes entre le Québec et les autochtones ». De 2006 à 2012, elle occupa la présidence de la Société de recherches amérindiennes au Québec. En 2009, elle reçut le Prix des Dix (Société des Dix) et, en 2019, elle participa

à l'élaboration du colloque « L'appropriation culturelle et les peuples autochtones : entre protection du patrimoine et liberté de création ». La même année, avec Serge Bouchard, elle mena à bien la révision et la publication du livre posthume de Bernard Arcand¹².

Sylvie Vincent aura mené une incessante quête de données en vue d'un perpétuel croisement des sources écrites et des sources orales, ainsi que des sources orales entre elles, établies en arpentant inlassablement, pendant près de cinq décennies, villages et territoires amérindiens, notamment ceux des Innus de la Côte Nord. Par amitié, ces derniers l'appelaient Sinipi. Anthropologue modeste et tenace, elle a bel et bien fait apparaître les contreforts de l'histoire.

À elle et à Rémi Savard vont notre reconnaissance et notre admiration pour l'ampleur, l'originalité et l'intrépidité de leur œuvre.

Remerciements – Ce travail a dû être fait dans l'urgence. Il a bénéficié de l'aide précieuse d'Éric Chalifoux, Denys Delâge, Marie Léger, José Mailhot et Pierre Trudel. *Recherches amérindiennes au Québec* a mis à ma disposition le numéro consacré à Rémi Savard en 2010 (40 [1-2, « Rémi Savard. Le sens du récit »], <https://www.erudit.org/fr/revues/raq/2010-v40-n1-2-raq5005322/>, consulté le 15/06/20). À eux va toute ma reconnaissance.

Principales publications

Rémi Savard

Le 15 novembre 2005, Rémi Savard a donné aux « Classiques des sciences sociales » la permission de diffuser la totalité de ses publications sur le site de l'université du Québec à Chicoutimi (http://classiques.uqac.ca/contemporains/savard_remi/savard_remi.html, consulté le 15/06/20).

Pour sa bibliographie complète, voir <https://doi.org/10.7202/1007496ar> (consulté le 15/06/20).

Livres

- 1971 *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais-naskapi*, Éditeur officiel du Québec (Civilisation du Québec), Québec, 141 p. [2^e éd. 1972, 3^e éd. 1974].
- 1977 *Le Rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, L'Hexagone/Parti Pris, Montréal, 157 p.
- 1979 *Destins d'Amérique. Les autochtones et nous*, L'Hexagone, Montréal, 189 p.
- 1982 *Canada : derrière l'épopée, les autochtones*, avec Jean-René Proulx, L'Hexagone, Montréal, 236 p.
- 1985 *La Voix des autres*, L'Hexagone (Positions anthropologiques), Montréal, 344 p.

12. *Les Cuivas*, Lux Editeur, Montréal, 2019.

- 1996 *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal. Diplomatie franco-indienne en Nouvelle-France*, L'Hexagone, Montréal, 240 p.
- 2004 *La Forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Boréal, Montréal, 222 p. [trad. en coréen : Urikyoyuk, Séoul, 2008, 279 p.].
- 2006 *Algonquins de Trois-Rivières. L'oral au secours de l'écrit 1600-2005*, avec Claude Hubert, préface et postface de Denys Delâge, Recherches amérindiennes au Québec (Signes des Amériques), Montréal.

Articles

- 1969 « L'hôte maladroït : analyse d'un récit montagnais », *Interprétation*, 3 (4), p. 5-52.
- 1970 « Et les autres Québécois... », *Interprétation*, 4 (3), p. 117-131.
- 1971 « Les tentes et les maisons à Saint-Augustin », *Interprétation*, 5 (1), p. 99-103.
- 1973 « L'avenir de l'anthropologie », *Bulletin of the Canadian Sociology and Anthropology Association/Bulletin de la Société canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 30, p. 2.
- 1977 « La faim et la mort dans la littérature orale montagnaise », *Anthropologica*, N.S., 19 (1), p. 15-26.
- 1978 « Faufil et petit point. Une analyse montagnaise de la locomotion », *Anthropologica*, N.S., 20 (1-2) [« Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 70^e anniversaire de naissance », numéro spécial publié sous la direction de Pierre Maranda], p. 39-46.
- 1979a « Des images floues », *La Revue du cinéma/Image et son*, 336, p. 114-116.
- 1979b « Des images floues », in Jean-Daniel Lafond et Arthur Lamothe (dir.), *Images d'un doux ethnocide, en marge des films de la Chronique des Indiens du nord-est du Québec*, Les ateliers audio-visuels du Québec, Montréal, p. 5-8.
- 1981 « Des caribous et des hommes », avec Alain Bissonnette, Jean-René Proulx et Pierre Trudel, *Recherches amérindiennes au Québec*, 11 (1), p. 93-95.
- 1982 « Dans l'exercice de mes fonctions d'anthropologue », *Culture II* (3), p. 121-128.
- 1994 « Un projet d'État indien indépendant à la fin du xviii^e siècle et le traité de Jay », *Recherches amérindiennes au Québec*, 24 (4), p. 57-69.
- 1997 « La mort de deux jeunes hommes en juin 1977 : une blessure toujours ouverte pour les Innus de Sept-Îles et Maliotenam », *Bulletin de la Ligue des droits et libertés*, 16 (1), p. 4-8.
- 2002 « Les peuples américains et le système judiciaire canadien : spéléologie d'un trou de mémoire », *Canadian Journal of Law and Society/Revue canadienne Droit et Société*, 17 (2), p. 123-148.
- 2003 « La "Paix des Braves" », *Spirale*, 188, p. 10-11.
- 2006 « Traditions orales. Les Innus et leurs chefs-d'œuvre », *Cap-aux-Diamants. La Revue d'histoire du Québec*, 85 [« Des Montagnais aux Innus. L'histoire d'un peuple »], p. 16-20.
- 2007 « Les Innus, Arthur Lamothe et moi », *24 IMAGES. La revue québécoise du cinéma*, 132, p. 22-24.
- 2008 « "La réduction" de Sillery 1638-1660 : maquette de l'idée de "réserves indiennes" », *Recherches amérindiennes au Québec*, 38 (2-3), p. 127-131.

Sylvie Vincent

Livres

- 1978 *Atanutshe, nimushum*, récits montagnais édités par J. Bacon et S. Vincent, la version montagnaise est distribuée par le Conseil Attikamek-Montagnais ; la version française est épuisée (75 p. chacune).
- 1979 *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, avec Bernard Arcand, Hurtubise HMH (Cahiers du Québec, 51), Ville LaSalle (Québec). A reçu en 1982 le Prix Eaford (International Organisation for the Elimination of All Forms of Racial Discrimination).
- 1990 « Hétérophobie et racisme dans les organisations », in Jean-François Chanlat (dir.), *L'Individu dans l'organisation : les dimensions oubliées*, Presses de l'université Laval (Sciences de l'Administration)/Éditions Eska, Québec, p. 379-406.
- 1992 « Chapitre 27. La révélation d'une force politique : les Autochtones », in Gérard Daigle (dir.), *Le Québec en jeu : comprendre les grands défis*, Les Presses de l'université de Montréal, Montréal, p. 749-790 (<https://books.openedition.org/pum/15297?lang=fr>, consulté le 15/06/20).
- 1994a *Tshishenniu-Maninuish umishta aiatshimun*, Sylvie Vincent et Joséphine Bacon (dir.), Recherches amérindiennes au Québec, Montréal/Mamit Innuat, Mingan.
- 1994b *La consultation des populations, définition et questions méthodologiques*, évaluation environnementale du projet Grande Baleine : dossier-synthèse n° 10, Bureau de soutien de l'examen public du projet Grande-Baleine, Montréal.
- 1997 Carole Lévesque, Christiane Montpetit et Sylvie Vincent, *Vers une gestion intégrée et durable des activités forestières en Eeyou Astchee : l'élaboration d'un corpus de critères et d'indicateurs d'ordre culturel, social et économique*, INRS-Culture et société, Montréal.
- 1988 *Baie James et Nord québécois : dix ans après/James Bay and Northern Québec : ten years after*, Sylvie Vincent et Garry Bowers (dir.), Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 303 p.
- 2003 *Le récit de Uepishtikueiau, l'arrivée des Français à Québec selon la tradition orale innue*, avec la collaboration de Joséphine Bacon, publié à compte d'auteur et avec l'aide de l'Institut culturel et éducatif montagnais, distribué par cet Institut et par la Société Recherches amérindiennes au Québec, Sept-Îles et Montréal, épuisé.
- 2009a *Au croisement de nos destins : quand Uepishtikueiau devint Québec*, avec Yves Chrétien et Denys Delâge, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- 2009b « Se dire innu hier et aujourd'hui : l'identité est-elle territoriale ? », in Natacha Gagné, Thibault Martin et Marie Salaün (dir.), *Autochtonies : vues de France et du Québec*, Presses de l'université Laval (Mondes Autochtones)/Dialog, Le Réseau de recherche et de connaissances relatives aux peuples autochtones, Québec, p. 261-273.
- 2010 « Circulation sur le territoire et régime foncier des Innus dans la première moitié du xx^e siècle », in Pierre Noreau (dir.), *Gouvernance autochtone : reconfiguration d'un avenir collectif*, Éditions Thémis, Montréal, p. 133-151.

- 2013 « La tradition orale : une autre façon de concevoir le passé », in Alain Beaulieu, Stéphan Gervais et Martin Papillon (dir.), *Les autochtones et le Québec*, Presses de l'université de Montréal, Montréal, p. 75-91 (<https://books.openedition.org/pum/5633?lang=fr>, consulté le 15/06/20).

Articles

- 1971 « Le cercle vicieux du développement communautaire », *Recherches amérindiennes au Québec*, 1 (2), p. 56-61.
- 1973 « Structure du rituel : la tente tremblante et le concept de Mista.pe.w », *Recherches amérindiennes au Québec*, 3 (1-2 [« Signes et langages des Amériques »]), p. 69-83.
- 1976 « Les bonnes et les mauvaises alliances. Premières réflexions sur le mariage montagnais », *Recherches amérindiennes au Québec*, 6 (1), p. 22-35.
- 1977 « L'histoire montagnaise jusqu'au 15 novembre 1976 : quatre siècles de dépossession », *Possibles*, 1 (3-4), p. 13-32.
- 1978 « L'implantation de l'ITT sur la Côte-Nord québécoise à la lumière de quatre siècles d'histoire montagnaise », *Actes du XLII^e Congrès international des Américanistes* [Congrès du Centenaire, 2-9 septembre 1976, Paris], Société des Américanistes, Paris, vol. 5, p. 303-310.
- 1979 « Il y a un dessein dans le Boréal Express », avec Bernard Arcand, *Recherches amérindiennes au Québec*, 8 (3), p. 203-216.
- 1980 « On est toujours l'Esquimau de quelqu'un », *Études/Inuit/Studies*, 4 (1-2), p. 59-76.
- 1982a « Le droit foncier montagnais », avec José Mailhot, *Interculture*, 15 (2-3), cahiers 75-76, p. 65-74.
- 1982b « L'Indien n'est pas un fou, quelques réflexions montagnaises sur la gestion du territoire », avec José Mailhot, *Recherches amérindiennes au Québec*, 12 (4), p. 245-249.
- 1983 « Mistamaninuesh, au temps de la mouvance. Notes inspirées par l'autobiographie d'une femme montagnaise », *Recherches amérindiennes au Québec*, 13 (4), p. 243-253.
- 1984 « Une question de bonne compagnie », avec Serge Bouchard, *Anthropologie et Sociétés*, 8 (3), p. 9-27 (<https://doi.org/10.7202/006215ar>, consulté le 15/06/20).
- 1986a « La consultation des populations : un simulacre cautionné par l'anthropologie », *Anthropologie et Sociétés*, 10 (1), rubrique « Débats », p. 241-254.
- 1986b « De la nécessité des clôtures. Réflexion libre sur la marginalisation des Amérindiens », *Anthropologie et Sociétés*, 10 (2), p. 75-83 [republié dans *Le racisme encore*, Centre Étienne Marcel (Le Coq-Héron, 106), Paris, 1988, p. 50-57].
- 1992a « L'arrivée des Européens, récits et lectures d'aujourd'hui », présentation du numéro, *Recherches amérindiennes au Québec*, 22 (2-3 [« Traditions et récits sur l'arrivée des Européens en Amérique »]), p. 3-6.
- 1992b « L'arrivée des chercheurs de terres, récits et dires des Montagnais de la Moyenne et de la Basse Côte-Nord », en collaboration avec Joséphine Bacon, *Recherches amérindiennes au Québec*, 22 (2-3), p. 19-29.

- 1993 « Terre québécoise, Premières Nations et Nation première, note sur le discours québécois francophone au cours de l'été 1990 », in Nadia Khouri (dir.), *Discours et mythes de l'ethnicité*, ACFAS (Les cahiers scientifiques, 78), Montréal, p. 215-231.
- 1995 « Le Québec et les Autochtones : trois décennies de rapports politiques », in Pierre Trudel (dir.), *Autochtones et Québécois : la rencontre des nationalismes*, actes du colloque du même nom, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, p. 116-125.
- 1997 « Histoire des relations entre les peuples autochtones et le gouvernement canadien : la lecture proposée par la Commission royale », *Recherches amérindiennes au Québec*, 27 (3-4), p. 111-114.
- 1999 « *Wathahine*, Photographies de femmes autochtones », compte rendu de l'exposition de Nancy Ackerman au musée McCord, *Anthropologica*, 41, p. 215-217.
- 2001 « Réal Brisson : Oka par la caricature, deux visions distinctes d'une même crise », *Recherches amérindiennes au Québec*, 31 (2), p. 117-119.
- 2002a « La "Paix des Braves", une entente avant tout économique », entrevue avec Roméo Saganash en collaboration avec Pierre Trudel, *Recherches amérindiennes au Québec*, 32 (2), p. 118-124.
- 2002b « Compatibilité apparente, incompatibilité réelle des versions autochtones et des versions occidentales de l'histoire, l'exemple innu », *Recherches amérindiennes au Québec*, 32 (2), p. 99-117 ; en anglais : « Apparent Compatibility, Real Incompatibility: Native and Western Versions of History. The Innu Example », in John Clammer, Sylvie Poirier et Éric Schwimmer (dir.), *Figured Worlds, Ontological Obstacles in Intercultural Relations*, University of Toronto Press, Toronto, 2004, p. 132-147.
- 2006 « Trente-cinq ans de Recherches amérindiennes au Québec : enjeux d'hier, enjeux d'aujourd'hui », *Recherches amérindiennes au Québec*, 36 (1), p. 3-5.
- 2007 « Structures politiques traditionnelles et structures imposées, une coexistence qui perdure chez les Innus », in Kiven Strohmet et Guy Lanoue (dir.), *Célébrer une vie. Actes du colloque départemental en l'honneur de Jean-Claude Muller, le 29 mars 2007*, Département d'anthropologie, Université de Montréal, Montréal [réédité en 2018 en version électronique : https://anthropo.umontreal.ca/public/FAS/anthropologie/Documents/5-Departement/Publication/total_texte_muller_20180207.pdf, consulté le 15/06/20].
- 2009 « Se dire innu hier et aujourd'hui : l'identité est-elle territoriale ? », in Natacha Gagné, Thibault Martin et Marie Salaün (dir.), *Autochtonies vues de France et du Québec*, Presses de l'université Laval, Québec, p. 261-273.
- 2010 « Rémi Savard, anthropologue du Québec », présentation du numéro avec Pierre Beaucage, *Recherches amérindiennes au Québec*, 40 (1-2 [« Rémi Savard. Le sens du récit »]), p. 3-7.
- 2011 « Le "Plan Nord" pour les Premières Nations et les Inuits : levier à saisir ou intrus à combattre ? », *Recherches amérindiennes au Québec*, 41 (1), p. 47-63.
- 2016 « "Chevauchements" territoriaux ou comment l'ignorance du droit coutumier algonquien permet de créer de faux problèmes », *Recherches amérindiennes au Québec*, 46 (2-3), p. 91-103.